

## Les Habitudes de lecture des Québécois

Alain Bergeron

Volume 6, Number 3, décembre 1973

La littérature dans la culture d'aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500290ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500290ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bergeron, A. (1973). Les Habitudes de lecture des Québécois. *Études littéraires*, 6(3), 321–326. <https://doi.org/10.7202/500290ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## LES HABITUDES DE LECTURE DES QUÉBÉCOIS

*alain bergeron*

Tout d'abord, je voudrais donner un aperçu général des cadres de la recherche elle-même, bien préciser qu'il s'agissait d'une enquête de type exploratoire. Au lieu de chercher à vérifier la validité de certaines grandes hypothèses, nous avons simplement voulu *décrire* une situation, celle de la lecture dans notre milieu.

Nous avons centré notre analyse sur la lecture de loisir, celle qui ne concerne pas directement ou indirectement l'occupation d'une personne et qui se pratique pendant les heures disponibles de la journée. Nous avons donc laissé de côté la lecture dite « professionnelle ».

Parmi les différents types de lecture de loisir, nous nous sommes plus spécifiquement concentrés sur la lecture de romans. On nous avait demandé de travailler sur l'ensemble de la littérature, mais pour des raisons d'ordre méthodologique et pratique, nous avons dû orienter le questionnaire vers la lecture de romans. Toutefois, les conclusions que nous tirons à propos du roman s'appliquent assez bien à l'ensemble de la littérature.

L'échantillon lui-même n'est pas très considérable; nous avons recueilli seulement 104 des 140 questionnaires distribués, sur une base aléatoire, dans l'ensemble du Québec métropolitain. Dans ces conditions, il faut être prudent lorsqu'il s'agit d'extrapoler une statistique à la grandeur de la population. Mais en ce qui concerne les données les plus générales, notre échantillon est numériquement suffisant pour donner un indice valable des grandes tendances de la lecture dans notre milieu.

Je vais maintenant énoncer quelques-unes des plus importantes conclusions de la recherche. D'abord, fait qui en a

surpris plusieurs, le taux de lecture des Québécois est assez élevé. La plupart d'entre nous avons des « préjugés » et croyons volontiers que nos concitoyens ne lisent pas, ne lisent pas assez ou qu'ils gaspillent leur temps devant la télévision. Or l'enquête révèle que le taux de lecture des Québécois est facilement comparable à celui d'autres populations, tel que l'ont révélé d'autres recherches du même genre, menées ailleurs au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis et en France. Dans toutes ces recherches, le pourcentage de lecteurs varie entre 40 et 60% de la population adulte.

À partir de notre définition du lecteur, qui n'est peut-être pas très exigeante (un livre par mois, ou une heure par semaine), nous pouvons fixer entre 55 et 59% de la population adulte du Québec métropolitain, la proportion de personnes lectrices. De plus, un total de 196 livres ont été lus par nos 104 répondants, ce qui fait une moyenne d'environ deux livres par personne par mois.

Qui sont ces lecteurs? Comment se différencient-ils des non-lecteurs? Il faut tout de suite souligner qu'il n'y a pas de facteur ou de cause unique qui influence directement la lecture, ou qui incite une personne à lire plutôt qu'à regarder la télévision par exemple. La lecture dépend plutôt d'un ensemble de conditions, d'un encadrement général de la vie personnelle, d'une série de facteurs entre eux.

Quantitativement d'abord, la lecture a un rapport étroit avec le nombre d'heures de loisir que nous laisse quotidiennement notre profession. Peut-être s'agit-il là d'une évidence: plus le nombre d'heures de loisir augmente, plus la quantité de livres lus s'accroît. Mais ce lien est beaucoup plus profond qu'on ne peut croire. La première condition qui détermine l'existence d'habitudes de lecture est l'existence d'une routine dans les loisirs, une sorte de séquence ordonnée des différentes activités de la journée ancrée dans les habitudes de l'individu. Pour lire régulièrement, il faut que la lecture apparaisse comme quelque chose de normal, comme allant de soi; et ceci ne peut s'établir que dans les cadres d'une routine des loisirs. Or il n'y a routine de loisirs que s'il y a routine de travail. Aussi l'enquête révèle-t-elle que la plus forte proportion de lecteurs (77%) se concentre dans ce secteur de la population qui fait

« du 9 à 5 » et qui ont entre 3 et 6 heures de loisir par jour. Ces gens lisent un peu tous les jours ou un peu toutes les semaines ; ils ont la plupart du temps une scolarité de niveau secondaire. De plus, par sa nature, leur travail n'exige pas d'eux un effort physique trop épuisant. Dès que l'on sort de ce cadre du 9 à 5 et qu'on entre dans les horaires surchargés, la lecture baisse automatiquement et les heures consacrées à la télévision montent en proportion.

C'est cet encadrement routinier qui favorise principalement la lecture. Bien entendu, d'autres facteurs différentiels interviennent. En termes d'âge, c'est le groupe des 18-25 ans, « les enfants de la télévision » qui lisent le plus. Cette activité diminue autour de 25 ans mais reste à peu près constante jusqu'à 60 ans alors que la quantité de livres lus augmente légèrement, sans doute en raison de l'accroissement du temps disponible.

C'est un fait établi que les célibataires lisent plus que les gens mariés. Le contexte familial et les responsabilités qui en découlent jouent donc un certain rôle dans la détermination des activités de loisir. En ce cas, il n'est pas étonnant que la lecture baisse légèrement à l'âge de 25 ans qui coïncide habituellement avec la période du mariage ou l'arrivée du premier enfant. Il y a toutefois autant de lecteurs chez les gens mariés que chez les célibataires. On lit seulement beaucoup moins.

Nous disions tout à l'heure que l'encadrement général, la routine quotidienne exercent une influence importante sur la lecture. Nous avons demandé aux gens de nous dire quels moments de la journée et de l'année ils préfèrent consacrer à la lecture. La réponse est assez significative : la très forte majorité lit le soir, la semaine et l'hiver, c'est-à-dire pendant la période de travail et non durant les vacances. En fait, la lecture connaît une certaine baisse durant les vacances contrairement à ce qui se passe en Europe, où certaines recherches ont montré que les Français, par exemple, ont davantage tendance à lire l'été que l'hiver et surtout pendant la période des vacances.

Il faut bien comprendre que cette lecture de loisir est essentiellement une lecture de détente, de pure consommation. Elle représente une activité de l'esprit où l'intelligence

n'est pas continuellement sollicitée, mais qui apporte un divertissement dans la journée, une sorte d'évasion.

Nous avons aussi découvert que la lecture « populaire », la lecture chez les strates de la population que l'on considère comme les plus défavorisées, existe ; il s'agit d'un phénomène sans doute assez récent. Les activités intellectuelles ne sont plus aussi suspectes qu'elles ont déjà pu l'être au Québec. En outre, elles ne sont plus réservées à une élite très instruite, facilement identifiable dans notre société. Aujourd'hui, grâce à l'apport du livre de poche, par exemple, qui réduit le coût d'achat des ouvrages, grâce aussi à la décentralisation du commerce du livre dans les tabagies, les kiosques à journaux, les pharmacies du coin, etc., la lecture a pu s'étendre à toutes les couches de la population. Phénomène très intéressant, c'est la catégorie professionnelle des ouvriers qui lit quantitativement le plus de romans. Tout le monde ne lit pas Balzac ou le dernier Goncourt, mais du point de vue purement quantitatif, les grands lecteurs appartiennent aujourd'hui à une toute autre strate qu'autrefois.

J'ai mentionné précédemment le facteur scolarité. Nous avons pu établir que cette variable n'influence pas directement le nombre de livres, et encore moins le nombre de romans lus. S'il faut une scolarité minimale pour lire, ou un certain apprentissage de l'écrit, on n'est pas davantage lecteur parce qu'on possède une scolarité plus élevée.

On nous avait demandé également de poser quelques questions sur les activités de loisir qui pourraient concurrencer la lecture. Est-ce que la télévision, par exemple, est un obstacle important à la lecture ? J'ai déjà dit que c'est la génération des moins de 25 ans, ceux qu'on appelle les enfants de la télévision, qui sont encore les plus forts lecteurs. Ne serait-ce que pour cette raison, je pense qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter dans les milieux littéraires : le livre continue de connaître un essor qui devrait quelque peu ébranler les théories plus ou moins « mcluhaniennes » sur l'avenir et la mort de l'écrit. Enfin, si on considère la télévision dans sa dimension d'activité de loisir, on se rend compte qu'elle n'est pas concurrentielle avec le livre, sauf en ce qui concerne le calcul arithmétique du nombre d'heures consacrées à chaque activité. Il y a peut-être

moins de forts lecteurs aujourd'hui, de gros consommateurs de livres, du fait que les activités de loisir se sont diversifiées. Mais il y a quand même quantitativement plus de lecteurs. Le phénomène de la télévision n'y est pas étranger. Le petit écran peut devenir un stimulant considérable. Dans une émission récente de Radio-Canada, dans la série « Documents », on demandait à certaines personnes pourquoi elles étaient venues au Salon du Livre voir Papillon. Certains ont répondu qu'ils avaient vu cet auteur à l'émission « Appelez-moi Lise » et ceci avait aussitôt piqué leur curiosité. Ils se sont procuré le livre, ils l'ont lu et aimé, puis ils sont allés voir Papillon au Salon du Livre. La télévision peut être un facteur très important dans la stimulation du livre et l'inverse est également vrai : l'écrit cherche assez souvent un complément dans l'image.

Je voudrais parler, très rapidement, des types de livres lus. Le roman vient en tête, suivi de très près par la biographie et les ouvrages historiques ; viennent ensuite les livres de « psychologie » et d'éducation, et enfin, d'actualité socio-économique. Cette configuration traduit une lecture de consommation, rappelons-le.

Le roman policier et le roman d'amour jouissent d'une très grande popularité : ils constituent la base du phénomène de lecture populaire. Le cas du policier est assez remarquable : aucun type de variable ne semble l'influencer. Il n'appartient exclusivement, ou de façon caractéristique, à aucune strate sociale, à aucune catégorie déterminée d'âge, de sexe, de scolarité ou d'occupation.

Ce qu'on appelle le roman d'amour ou roman sentimental est principalement consommé par des femmes, bien qu'il y ait également beaucoup d'amateurs chez les hommes. Fait à souligner, les femmes de scolarité primaire ou secondaire appellent roman d'amour ce que celles de niveau post-secondaire ou universitaire appellent « roman poétique ». De la même façon, seuls des hommes affirment avoir lu des romans « philosophiques »...

Quels sont maintenant les « goûts » littéraires des Québécois ? Dans la mesure où notre petit test traduit bien la réalité, nous pouvons dire que nos lecteurs préfèrent le roman de type psychologique, situé dans un milieu très réaliste, où le ton du

récit est très dramatique, et qui est raconté dans un style très simple, sans recherche de langage ou de poésie. On reconnaîtra ici la formule du roman-feuilleton télévisé qui est une sorte d'extension audio-visuelle du feuilleton littéraire.

La plupart des habitudes de lecture se forment dans l'enfance; le milieu familial et le milieu scolaire ont une responsabilité considérable dans ce domaine. Les lecteurs d'aujourd'hui viennent en très grande majorité de milieux où on lisait alors qu'ils étaient enfants, ou chez qui la lecture s'imposait comme une activité normale. Toutefois, à l'âge adulte, il faut un conditionnement général pour entretenir ces habitudes de lecture, pour qu'elles continuent d'apparaître comme normales.

En somme, la lecture tend à devenir une activité normalisée et populaire dans notre milieu. Elle s'intègre de plus en plus à la vie quotidienne par le biais des habitudes de loisir. Et dans la mesure où nous nous dirigeons vers une civilisation de loisirs, nous pouvons lui attribuer toutes les chances d'occuper une place importante dans l'avenir.

*Université Laval*